

« Objets trouvés » : La banque et l'argent (Saison 1-Episode 2)

Transcription de la discussion avec Jeanne Lazarus

Introduction

Bonjour et bienvenue à tous et à toutes. Vous écoutez le Podcast Objets trouvés du Centre de sociologie des organisations. Pour ce 2ème épisode, nous recevons Jeanne Lazarus, directrice de recherche au CNRS et sociologue au CSO.

CSO :

Bonjour Jeanne. Alors avec une agrégation de sciences économiques et sociales et un DEA de sociologie, vous vous intéressez au monde de la banque, aux politiques économique et sociale et aussi à l'éducation financière. Vos objets de recherche évoluent au fil des années. Tout d'abord, quelle est votre définition, en quelques mots, d'un objet de recherche ?

Jeanne Lazarus :

Alors un objet de recherche, c'est à la fois une sphère sociale qu'on veut observer, donc ça peut être l'éducation ; moi ça a été la banque, l'économie, l'argent. Donc au départ, c'est très très large et puis il y a une sorte d'entonnoir, vers une question particulière. Et la question particulière, d'une certaine façon, se définit au fur et à mesure du temps. Moi j'ai toujours commencé par me dire : qu'est-ce qui m'intéresse ? pourquoi je fais de la sociologie et qu'est-ce que j'ai envie de savoir sur le monde ? et puis j'ai progressivement été voir des terrains et puis dans ces terrains, construits des questions. Et donc l'objet de recherche, c'est finalement la question qu'on va se poser mais c'est toujours dans un lieu, dans un temps, donc on peut le définir mais souvent, ça n'a pas grand sens. Si je dis mon objet de recherche, c'est la banque souvent je dis ça « c'est la banque, c'est l'argent », en fait, ça n'a pas grand sens, parce que c'est tellement large que personne ne comprend pas bien ce qu'on peut en faire. Et donc, après il faut expliquer que les questions que je pose à la banque, à l'argent pour en faire des questions sociologiques et il y a toujours cette tension entre des objets sociaux des phénomènes sociaux d'un côté, des choses qu'on peut expliquer à des gens qui ne sont pas sociologues et puis, ce que c'est qu'une approche sociologique, qui est un espace universitaire, avec des façons de travailler, des méthodes de recherche, des questions théoriques aussi, qui ne sont pas forcément passionnantes pour des gens dont ce n'est pas le métier. Mais l'intérêt du travail de sociologie, c'est d'essayer de montrer comment par cette approche universitaire, parfois un peu austère, un peu compliquée, on arrive à mieux expliquer des phénomènes sociaux, y compris à des gens dont ce n'est pas le métier d'être sociologue.

CSO :

En fait, ce sont ces différentes formes de questionnements qui enrichissent votre réflexion, votre analyse ?

Jeanne Lazarus :

Oui et les questionnements viennent à la fois par les discussions avec les acteurs sociaux, c'est-à-dire que, en travaillant sur la banque j'ai rencontré des banquiers. J'ai rencontré des gens qui plaçaient de l'argent, qui faisaient des prêts et je me suis aperçue que les questions qui se posaient, étaient différentes de ce que je pensais en arrivant. Et donc l'objet de recherche se construit comme ça. Je me rends compte que dans la banque, un des problèmes c'est qu'est-ce qui se passe quand on n'est pas salarié et derrière ça, je me rends compte que la banque a été, enfin que je travaille sur l'histoire de la banque, je vois comment la banque

contemporaine a été constituée avec un modèle de vie professionnelle et personnelle extrêmement stable. Et quand on a un monde qui devient moins stable et plus complexe, en fait ça ne colle plus et donc mon objet finalement se construit comme ça, par des gens qui me disent "ben moi avec mon banquier, c'est compliqué pour telle et telle raison" et puis les banquiers qui m'expliquent comment ils travaillent et le rôle du sociologue, c'est d'essayer de comprendre au-delà des récits individuels, ce qui représentent des trajectoires sociales, parfois les récits individuels peuvent être très isolés, ce n'est pas que chacun représenterait une généralité mais un seul récit peut permettre de comprendre pourquoi deux façons de concevoir le monde ne peuvent pas s'entendre. Et puis de se mettre à réfléchir sur la façon dont les institutions construisent la société. Et les contraintes que tout ça produit. Un des intérêts notamment des sujets que je regarde autour de l'argent c'est qu'on peut aller depuis l'État, les organisations internationales, le FMI, le monde bancaire, la finance jusqu'à la façon dont quelqu'un dans sa cuisine fait ses comptes, calcule combien de sauce de pâte qui va mettre pour que ça tienne jusqu'à la fin du mois. Donc on a une variété d'échelle de type de questions. C'est pour ça que je continue à travailler sur ces questions parce je peux tirer quasiment tous les fils autour des questions d'argent. Ça concerne tous les espaces de la vie sociale. Mais ce que j'essaie de faire, c'est de tenir ensemble ces différents niveaux et que les questions institutionnelles en fait soit prises en compte, compte je regarde des choses qui sont des pratiques parce que vraiment ça c'est l'approche que j'essaie de développer, c'est de montrer que les questions d'argent ne sont pas que des questions culturelles, des questions de représentation des billets qu'on aurait dont la façon de compter et mais que on a des organisations très solides derrière, qui sont le monde bancaire, le monde du travail qui définit un certain nombre de règles. La fiscalité, les transferts sociaux et que tout ça a beaucoup d'impact sur finalement ce qu'on va faire dans sa cuisine, quand on va se demander si on va racheter ou pas une sauce tomate à la fin du mois. Tout ça est lié et que ça aide beaucoup à comprendre les choses, de justement les dépersonnaliser, de pas se dire que ce sont des gens qui prennent des décisions tout seuls dans leur coin mais que tout ça est organisé très fortement. Et c'est pour ça que je me suis aussi mise de plus en plus à travailler sur les questions politiques pour essayer de voir comment les institutions encadrent les pratiques de l'argent et les politiques publiques. Je suis partie des politiques bancaires parce que c'est mon objet, mais, depuis les politiques bancaires, en fait très vite, j'ai rencontré les politiques sociales parce que comme je travaillais sur ce qui se passe dans la banque et évidemment plutôt les aspects problématiques. Un des lieux que j'ai rencontré, c'est toute une série d'initiatives qui ont été prises depuis 25 ans pour accompagner les personnes en difficultés financières dans le monde bancaire et de là, les fils que j'ai tirés m'ont emmené vers le monde des politiques sociales de l'accompagnement de la pauvreté. Et ce que j'ai essayé de faire comme j'ai toujours essayé de faire aussi dans mon travail sur la banque, c'était de ramener ça à la question de la classe moyenne parce que mon idée c'est que la banque c'est l'institution qui représente le fantasme de la classe moyenne, c'est-à-dire la stabilité, l'investissement à crédit sur le long terme, le fait qu'on travaille et qu'on reçoit son salaire tous les mois. Et qu'on a une contrainte qui est d'aller, de se lever le matin pour travailler mais que, en échange on a un mode de vie qui répond aux besoins et en même temps, évidemment, ça c'est un peu le l'idéal type le modèle sur lequel tout est construit et puis évidemment, chacun dans sa vie et essaie de se conformer et de tenir pour être dans ce modèle, et donc en regardant les gens les plus en difficulté. Ce qui m'a toujours intéressé, c'était pas seulement de regarder comment eux font, mais c'était de regarder comment eux font par rapport à ce standard de la classe moyenne et de comprendre quel est le standard sur lequel on essaie tous de se conformer. Et sur lequel aussi se fondent la politique parce que les politiques sont toujours fondées sur une représentation de ce que doit être la vie sociale et donc quand la représentation de la vie sociale, c'est une vie stable de salariés qui va toute sa vie pouvoir

recevoir son salaire et être bien intégré dans la vie sociale, mais qu'en fait ça ne correspond pas à la vie de plus en plus de personnes. Hé bien là on va avoir, on va avoir des tensions très fortes. Et finalement, donc en travaillant sur ces questions de politique bancaire, entre temps dans le livre que j'ai publié cette année en 2023 - *Les politiques de l'argent*. En fait en terminant de l'écrire il y a eu la période des gilets jaunes. Et j'ai vraiment eu le sentiment que ce qui se passait autour des gilets jaunes, c'était beaucoup de ce que je racontais dans sa politique de l'argent, c'est-à-dire, cet écart croissant entre le modèle de la classe moyenne sur lequel on continue à être et qui en fait correspond à une période très limitée des 30 glorieuses avec le moment où on a pensé à ce que la société allait se moyenniser. Et puis la réalité des niveaux de revenus des types d'emplois qui sont de moins en moins sécurisés et donc cet écart entre l'aspiration, le mode de vie auquel on aspire et ce qui est possible et cet écart là en fait je l'ai perçu depuis le monde bancaire.

CSO :

Alors est-ce que vous l'avez également perçu lors de de votre voyage en 2017 ou aux États-Unis. Vous avez passé 6 mois. Et finalement que vous a apporté cette expérience, est-ce que vous avez eu ces mêmes observations de terrain ?

Jeanne Lazarus :

Alors je n'ai pas fait du tout terrain aux États-Unis. Je suis partie quelques mois en étant accueillie à North Northwestern qui est une université avec un département de sociologie très stimulant avec beaucoup de chercheurs très connus et qui ont beaucoup écrit notamment sur les enjeux de liens entre la science politique et ce que j'ai appelé les politiques de l'argent. Alors, ce n'est pas appelé comme ça dans les travaux américains mais un certain nombre de travaux, qui montrent que les politiques du crédit aux États-Unis sont, depuis le début du XXe siècle au moins, considérées comme une part des politiques sociales et que pour aider les gens qui sont en difficulté, il y a des transferts sociaux, il y a des aides sociales. Mais il y a aussi le crédit, c'est vraiment vu comme une aide et c'est extrêmement différent de la conception du crédit en France et ça m'a beaucoup aidé à comprendre mon objet sur la France de voir que c'était théorisé de façon très différente aux États-Unis. Et en discutant avec les chercheurs qui étaient là-bas, j'ai pu en fait, non pas du tout faire du terrain, mais mieux comprendre mon terrain en France en faisant ce décentrement. Et puis j'ai dû présenter mon travail bas et ça c'était aussi un exercice très utile parce qu'il fallait que je présente ce que je faisais à des chercheurs qui ont un bagage assez différent du mien, des références qui sont différentes des miennes, qui connaissent pas très bien le cas français, donc il fallait aussi que je sois très claire et puis surtout, c'était à l'américaine c'est-à-dire avec une problématisation très claire et il y a vraiment des différences dans la façon présenter son travail. Parce qu'en gros en France, on dit j'ai une question et puis je vais vous raconter plein de trucs et à la fin, je vous donnerai la conclusion mais la façon dont on présente aux États-Unis c'est je vous présente d'abord ma conclusion, voilà ce que je vais vous démontrer et en fait pour arriver à dire en 2 phrases ce qu'on veut démontrer, ça m'a pris 4 mois de travail et ça a été très utile. En fait, l'internationalisation quand ça se passe comme ça, c'est vraiment enrichissant et ça nous permet de mieux nous comprendre nous-mêmes.

L'internationalisation, ça peut être un peu une espèce de mots clés qu'on met partout et puis finalement, ne pas permettre beaucoup d'avancées théoriques parce que quand on, si on veut juste se comprendre on va parler de choses très simples de causalité en fait en disant est-ce que quand il pleut ça mouille. Ce qu'en Amérique, ça mouille différemment en France. Et moi ce qui m'intéresse, c'est d'essayer parce c'est important pour moi que ce soit, pas seulement une description d'un monde social, mais que derrière ça, on se pose des questions sur comment on fait de la sociologie, comment on comprend les relations entre les personnes

et les liens entre les personnes et d'avoir des discussions avec des collègues qui font complètement autrement. Ce sont toujours des moments de tensions qui qui font qu'on arrive mieux à comprendre ce qu'on fait soi-même.

CSO :

Alors justement vous parlez de sociologie. Quelle définition vous donneriez à la sociologie économique ?

Jeanne Lazarus :

Alors ce sont d'abord des objets pour revenir. Donc, c'est des marchés, des institutions, l'État évidemment très important dans l'organisation de l'économie. Ce sont des interactions marchandes, des gens qui achètent et qui vendent des choses et puis, c'est aussi de la vie quotidienne. Donc il y a toute une série de niveaux de ces pratiques économiques, de ces objets. Mais, en fait l'approche que je développe, c'est aussi de montrer que l'économie est présente partout et que la sociologie économique ne se réduit pas aux objets qui sont labellisés économique parce qu'on peut parler de la famille, on peut parler de l'éducation, on peut parler de la ville, en fait tous les grands thèmes de la sociologie sont traversés de question économique et de questions d'argent aussi. Donc, la sociologie économique pour moi, c'est quasiment quelque chose qui n'existe pas. Alors ça existe parce que il y a un champ, il y a des gens qui ont travaillé là-dessus et qui ont développé des analyses sur les marchés et cetera donc ce sont des choses qui sont vraiment cadrées sociologie économique mais moi dans ce que je fais ça ne se limite pas à étudier l'économie et quand j'ai étudié la banque en fait ce qui m'intéressait, c'était que les gens me racontent pourquoi ils avaient décidé de faire un crédit et quand ils me racontaient ça, ils me racontaient leur vie depuis quasiment leur naissance, toutes leurs histoires personnelles, professionnelles et en fait c'est ça qui m'intéresse: l'économie est une des institutions qui encadrent la vie sociale. Elle est tellement présente qu'en fait elle est partout. Donc pour moi, la sociologie économique, c'est faire de la sociologie générale en se demandant quelle est la place de cette institution particulière qui est l'économie et donc quand on s'intéresse aux inégalités, on ne doit pas oublier qu'il y a des enjeux qui sont proprement économiques et ça c'est quelque chose qui est de plus en plus revenu si on peut dire sur le devant de la scène. Mais très longtemps, quand on parlait d'inégalité, on regardait beaucoup le capital culturel et les inégalités scolaires du fait de la capacité des parents à accompagner les enfants dans leurs devoirs sans vraiment se poser la question des inégalités économiques. Donc, pour moi faire de la sociologie économique, c'est sans cesse regarder les déterminants économiques, ce qu'ils ont comme effet et quitte aussi à un certain moment à voir qu'il y a d'autres choses que l'économie. Ce n'est pas dire qu'il y a que ça, mais ne pas l'oublier en pensant que quand on est sur des questions intimes, sur des questions de genre, là l'économie n'a plus droit de cité, alors que précisément, je pense qu'elle est très souvent présente.

CSO :

Alors dernière question que je pose à chacun de de mes invités. Selon vous, quelle est la place du sociologue aujourd'hui dans notre société ?

Jeanne Lazarus :

Les sociologues sont très demandés par notamment les journalistes. On est très souvent sollicités. On nous demande à la fois de dire ce que les gens pensent, comme si on était des magiciens, capables de connaître la pensée profonde de nos concitoyens et au-delà d'ailleurs

Enfin on nous prête des savoirs qu'hélas on n'a pas toujours ! et puis on nous demande aussi de prédire l'avenir : Alors est-ce que les gens vont arrêter de prendre leur voiture demain ? Est-ce que les hommes et les femmes vont arrêter de vivre ensemble ? Enfin, voilà c'est souvent impossible pour nous de répondre. Alors il y a toujours des façons de dire, c'est plus compliqué que ça, etc. Mais je crois quand même que ça fait vraiment partie du rôle des sociologues de répondre à cette demande. Le monde universitaire ne doit pas être séparé de la cité. On a un rôle, à mon avis, qui n'est pas forcément de répondre aux questions telles qu'on nous les pose mais qui est d'apporter de la connaissance pour aider à la réflexion politique, dans certains cas et politique, pas forcément au sens militant mais de pouvoir dire voilà vous vous intéressez, je sais pas à la question du sport, vous voulez faire une politique sur les politiques sportives, voilà ce que nous les chercheurs, on peut vous raconter sur le sport et en ayant travaillé sur le sport, on va pouvoir vous expliquer que socialement telle ou telle sport est différent. Enfin je n'en sais rien j'invente un peu...

CSO :

En tout cas, il y a cette volonté de participer à la discussion de la cité ?

Jeanne Lazarus :

c'est ça ! C'est d'intervenir. Cela étant, on n'a pas nous les compétences, par exemple, pour dire ce qu'il faut faire ou pour établir des mesures. Et donc ça, on est toujours un peu de ce côté-là mais on a des connaissances qui permettent parfois de poser les questions autrement. Ah oui, je veux dire, vous vous intéressez à cette question du sport mais peut être regarder les questions homme-femme parce que ça va vous permettre de mieux comprendre et d'apporter de la réflexivité. En fait d'aider les personnes dont la fonction est de prendre des décisions et d'agir, de les aider à se poser des questions, qu'elles ne se posaient pas encore et ça je crois que c'est un vrai rôle qui peut nous permettre d'enrichir le débat public. Parfois, d'apaiser aussi le débat public qui n'est pas toujours très apaisé mais voilà en disant, on a travaillé là-dessus, on a des connaissances qui sont méthodologiquement sûres qui vont vous permettre de ne pas dire n'importe quoi sur n'importe quel sujet. Sur des sujets très polémiques, souvent ça aide beaucoup d'avoir quelqu'un qui va un peu développer des connaissances précises pour qu'ensuite on puisse continuer à polémiquer, si on veut, mais au moins dans un cadre qui est un peu moins fantasmé que ne l'est parfois le débat.

CSO :

D'accord très bien, merci Jeanne Lazarus.